

Le désir ne disparaît pas sans raison: il se retire quand le lien exige de renoncer à soi pour maintenir l'autre

I. Ce qui s'éteint n'est jamais sans cause:

Dans le silence du cabinet, elle parle sans éclat, presque sans affect apparent, comme si la fatigue avait déjà fait son œuvre.

Il ne s'agit pas d'une plainte vive, ni d'un reproche adressé à l'autre. C'est une parole usée, déposée là, avec une forme de lucidité désabusée : « Je suis à bout... et je ne le désire plus. »

Rien, pourtant, ne vient soutenir ce constat du côté d'un événement identifiable: il n'y a pas de rupture brutale, pas de trahison manifeste, pas même de conflit ouvert qui viendrait donner une forme à cette extinction.

Ce qui s'est joué est d'un autre ordre, plus insidieux, plus lent: une érosion progressive, presque invisible, qui a fini par atteindre le cœur du lien car le désir ne disparaît jamais comme un objet que l'on perdrait, il ne s'évanouit pas sans trace, il se retire.

Et ce retrait, en clinique, est toujours porteur de sens: il indique un déplacement, une modification de la structure du lien, une transformation silencieuse des places occupées par chacun.

II. Quand aimer devient porter:

Au fil du récit, une autre scène se dessine, plus structurante que tous les éléments factuels: elle ne se vit plus dans une relation d'altérité vivante, mais dans une position de vigilance constante. Elle anticipe, ajuste, amortit, elle surveille les mouvements de l'autre, non pas dans un souci de contrôle, mais dans une tentative de prévenir les débordements.

Elle est devenue celle qui tient, celle qui contient ce qui, chez l'autre, menace de se désorganiser, celle qui maintient un équilibre fragile, souvent sans reconnaissance, parfois même sans que cela soit perçu comme une fonction à part entière.

Dans une lecture selon, elle occupe une place de "holding", elle soutient l'environnement psychique de son partenaire comme une mère soutient celui de son enfant, elle absorbe les tensions, régule les excès, permet que quelque chose tienne là où cela pourrait céder.

Mais cette fonction, qui est vitale dans les premiers temps du développement, devient problématique lorsqu'elle s'installe durablement entre deux adultes car elle modifie en profondeur la nature du lien. L'amour glisse alors imperceptiblement vers le soin et, dans ce glissement, quelque chose du désir se met à vaciller.

III. La chute de la réciprocité:

Le désir ne peut s'inscrire que dans un espace où chacun existe comme sujet distinct, porteur de sa propre consistance: il suppose une certaine horizontalité, une reconnaissance mutuelle qui permet à chacun de se tenir face à l'autre sans s'y dissoudre.

Or, lorsque l'un devient le régulateur psychique de l'autre, la relation perd cette dimension, elle se verticalise:

* L'un soutient, l'autre est soutenu.

* L'un contient, l'autre déborde.

* L'un veille, l'autre vacille.

Dans cette configuration, la réciprocité symbolique se fissure et avec elle, la possibilité du désir.

Car on ne désire pas celui dont on doit assurer en permanence la stabilité interne: on ne désire pas celui dont on redoute l'effondrement.

Le désir suppose une altérité qui ne soit pas constamment menacée.

Lorsque l'autre devient dépendant sur le plan psychique, il cesse d'être un partenaire pour devenir un enjeu à maintenir. Et ce déplacement suffit à désorganiser l'économie du désir.

IV. Virilité, force et consistance psychique : un malentendu à déplier

La patiente formule quelque chose de très précis, qu'il serait tentant de rabattre sur une lecture sociale ou genrée.

Elle dit qu'elle ne le voit plus comme avant, qu'il a perdu une forme de solidité.

Ce terme de solidité ne renvoie pas nécessairement à une virilité au sens classique du terme.

Il désigne autre chose, de plus fondamental : une capacité à se tenir psychiquement, à ne pas s'effondrer sous le poids de ses propres tensions internes.

Ce que Freud avait déjà esquissé, c'est que le désir prend appui sur une tension, une conflictualité interne, mais encore faut-il que le sujet puisse la soutenir.

Lacan, à sa suite, montrera que le désir se soutient du manque, mais qu'il suppose un sujet capable de ne pas céder à la tentation de combler ou d'être comblé de manière immédiate.

Lorsque cette capacité fait défaut, lorsque le sujet vacille dans son rapport à lui-même, l'autre est souvent appelé à compenser. Et c'est précisément ce mouvement qui altère la possibilité du désir.

Ce que l'on nomme parfois maladroitement « perte de virilité » recouvre en réalité une perte de consistance subjective.

Et c'est cette consistance qui, dans le lien, soutient la dimension érotique.

V. Le désir comme espace de non-assujettissement:

Le désir ne peut se déployer que dans un espace où le sujet n'est pas assigné à une fonction constante.

Il suppose une certaine liberté intérieure, la possibilité de ne pas être requis en permanence, de ne pas être mobilisé à chaque instant pour maintenir l'équilibre du lien.

Or, dans la situation décrite, la patiente est engagée dans une forme de disponibilité continue, elle ne peut se retirer psychiquement sans risquer de voir l'autre se désorganiser, elle ne peut relâcher son attention sans craindre les conséquences.

Cette impossibilité de se retirer est déterminante car le désir suppose du jeu, de l'écart, une capacité à manquer à l'autre comme à soi-même.

Lorsqu'un sujet est constamment requis, constamment sollicité, il perd cette capacité de retrait. Il devient fonctionnel et un sujet réduit à une fonction ne peut plus désirer.

VI. Au-delà du féminin : la question du sujet:

Il serait réducteur d'inscrire cette problématique dans une opposition classique entre masculin et féminin.

Bien que certaines configurations culturelles puissent favoriser ce type de distribution des rôles, ce qui se joue ici dépasse largement cette grille.

Ce n'est pas une femme qui s'épuise parce qu'elle serait

« naturellement » portée à contenir, c'est un sujet qui s'épuise parce qu'il est pris dans une fonction qui excède ce qu'il peut soutenir sans se perdre.

Tout sujet, placé dans une position où il doit assurer la stabilité psychique d'un autre, voit son désir se modifier.

L'amour peut persister, la loyauté aussi, mais le désir, lui, se retire, non par désengagement affectif, mais par nécessité de préservation.

VII. Le retrait du désir comme signal clinique:

Le discours social tend à moraliser la question du désir.

Il faudrait le maintenir, le relancer, le raviver. Il serait une sorte de devoir conjugal implicite, dont la disparition serait le signe d'un échec.

La clinique nous enseigne une toute autre lecture: le retrait du désir est souvent un signal d'alarme, il indique que le sujet est en train de franchir une limite, que quelque chose dans le lien exige de lui un renoncement excessif.

Il dit, de manière souvent silencieuse : « Je ne peux plus continuer ainsi sans me perdre ».

Dans cette perspective, le désir ne disparaît pas, il protège, il se retire là où il ne peut plus s'inscrire sans mettre en péril l'intégrité du sujet.

VIII. Les axes du travail clinique:

Le travail ne consiste pas à réanimer artificiellement le désir, ni à prescrire des stratégies de reconquête. Il s'agit d'ouvrir un espace où la patiente peut penser sa position, en dehors des injonctions à tenir ou à réparer.

Il devient essentiel d'interroger la place qu'elle occupe :

est-elle encore partenaire, ou est-elle devenue support, contenant, voire substitut d'une fonction défaillante chez l'autre ?

Il s'agit également de mesurer le coût réel de cette position, non pas en termes abstraits, mais dans ce qu'elle engage de fatigue, de renoncement, d'effacement de soi.

Une question se pose alors, souvent difficile à formuler mais incontournable :

que devrait-elle cesser de porter pour retrouver une part d'elle-même ?

Et plus profondément encore : s'autorise-t-elle à ne plus porter ?

IX. Encart théorico-clinique:

Winnicott a montré combien la fonction de holding est essentielle dans les premiers temps de la vie, mais aussi combien elle doit pouvoir se relâcher pour permettre au sujet de se constituer comme distinct.

Lorsque cette fonction se prolonge indéfiniment dans un lien adulte, elle empêche la séparation et fige les places.

Freud, dans sa théorie du désir, insiste sur la nécessité d'une tension psychique, d'un écart qui ne soit pas immédiatement comblé. Un excès de proximité, une saturation du lien, viennent altérer cette dynamique.

Lacan, enfin, radicalise cette perspective en situant le désir du côté du manque. Là où le sujet est sommé de combler, de réparer, de maintenir, le désir se trouve mis en échec.

X. Une ligne de crête:

Dans certains cas, le travail analytique permet une redistribution des places: le partenaire peut retrouver une part de responsabilité, la relation se rééquilibrer, et le désir, parfois, se réinscrire.

Mais il arrive aussi que ce travail mette en lumière une réalité plus difficile : certains liens ne permettent plus au sujet d'exister sans s'effacer.

Reconnaître cela ne relève pas d'un échec, c'est au contraire une opération de vérité.

XI. Conclusion ouverte: Le désir ne disparaît jamais par caprice.

Il se retire là où le sujet n'a plus la possibilité d'être sans se renier.

Et parfois, entendre ce retrait, ce n'est pas sauver le lien à tout prix.

C'est commencer, enfin, à se retrouver.

Texte de Joelle Lanteri